

Narcisse

Danse

Marion Motin

T *I Feel Love* (1977), la chanson de Donna Summer, résonne alors que Maud Amour, en tenue légère, prend des poses lascives et un brin désordonnées, magnifiée par la lumière d'un spot sur le devant de la scène. Elle est rejointe par les autres performeurs, pour ce cabaret horrifique, qui met à mal l'abus d'amour de soi à l'ère numérique. Aux manettes, il y a Marion Motin. Issue d'un terreau hip-hop, chorégraphe de stars (Stromae, Madonna ou Jean Paul Gaultier), elle avait révélé sa patte pop et cinématographique dans les pièces *Le Grand Sot* (2021) et *The Last Call* (2023), données à La Scala et à l'Opéra de Paris. Sur scène avec quatre complices, elle invite à un bal des apparences où les silhouettes se reflètent, déformées, dans des miroirs qui ta-

piquent le sol et le fond de la scène. Découpé en plusieurs tableaux – ensembles dynamiques où la danse pop, saccadée et efficace, laisse place à des solos plus personnels, dont un hommage à Marilyn Monroe –, *Narcisse* apparaît comme une succession de clips scandés par une musique où résonnent balles et coups de feu. Hypersexualisation du corps des femmes et obsession du paraître jalonnent ce spectacle aux airs mortifères où évolue une bande de zombies imbus d'eux-mêmes. Si le jeu de lumière rouge et vert parvient à créer une ambiance inquiétante et hypnotique, l'ensemble, éparpillé, reste à la surface de son sujet et se prend au piège de ce qu'il dénonce.

► *Belinda Mathieu*

| 1h | Du 4 au 6 décembre à La Villette, Paris 19^e, tél.: 01 40 03 75 75.

On ne jouait pas à la pétanque dans le ghetto de Varsovie

Seul-en-scène

Éric Feldman

T T T Oser faire rire de pareil sujet? Simple-ment assis sur le plateau nu, éclairé tel un aimable conférencier, Éric Feldman s'en accorde le droit. Il peut. Fils et neveu d'enfants juifs autrefois cachés pour échapper aux nazis, il a reçu en héritage leurs traumatismes, et nous les fait partager avec un humour absurde que ne renieraient ni Franz Kafka ni Pierre Dac. Audacieux, par exemple, d'évoquer parmi les victimes non comptabilisées de la Shoah tous les enfants juifs non-nés des millions de femmes gazées. Feldman ose. Des allusions paradoxales à l'Ancien Testament comme des clins d'œil à Freud, que ce psychanalyste érudit

connaît visiblement sur le bout de ses névroses. L'acteur-auteur se tient toujours à la limite d'une insolence impossible, avec cet humour juif ravageur que seuls peuvent se permettre les Juifs. Aussi touchant qu'inquiétant, entre stand-up et leçon d'histoire et de philosophie, blagues et écriture sophistiquée, il navigue entre tragédie et comédie. Fait rire de ses savoureux oncles et tantes restés célibataires, et à l'accent yiddish à couper au couteau, comme de Hitler face à sa maman adorée et ses pauvres pinceaux. Serge Gainsbourg apparaît aussi, encore peintre et prof de musique dans une maison pour enfants juifs orphelins de la région parisienne. Éric Feldman rappelle encore ce qu'on oublie : qu'un rescapé, Gérard Blitz, imagina le Club Med comme antidote aux camps... Dans ce très rare spectacle créé au Théâtre national de Strasbourg, il a enfin miraculeusement ressuscité les fantômes d'un Yiddishland disparu, cher au romancier Isaac Bashevis Singer (1902-1991), dont il pourrait être l'un des faméliques et éblouissants personnages... ► *Fabienne Pascaud*

| 1h10 | Mise en scène Olivier Veillon
| Jusqu'au 22 déc., Théâtre du Rond-Point, Paris 8^e, tél.: 01 44 95 98 21.



Un auteur-acteur à l'humour ravageur.